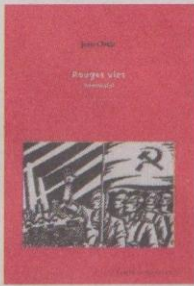


Parlons-en !

De l'Espagne de toutes les utopies jusqu'à l'université de Pau, en passant par Cuba, le rouge va si bien à Jean Ortiz...



ROUGES VIES. MÉMOIRE(S),
de Jean Ortiz.
Éditions Librairie des territoires
(32120 Sarrant), 320 pages, 18 euros.

Tout commence dans un petit village de la Mancha, un village trop pauvre pour garder ses enfants. D'abord il y a les vieux, el abuelo y la abuela et une cohorte d'oncles et de tantes que Jean Ortiz rencontrera presque adulte mais dont il connaît les récits de vie sur le bout du cœur. Ortiz, rejeton de rouge, de paysan analphabète, qui, après avoir combattu les armes à la main Franco, connaîtra les camps d'Argelès et de Barcarès avant de reprendre du service dans la Résistance et de tenter de retourner en Espagne via le val d'Aran... Ortiz est né là où ses parents ont posé leurs valises d'exilés, dans le bassin minier de Decazeville, dans le Tarn. Sa conscience politique, son engagement communiste viennent de là, de cette histoire mouvementée, sublime et terrible à la fois que fut la guerre d'Espagne. Son enfance est peuplée de fantômes, de récits mystérieux et haletants, de discussions âpres et passionnées qu'il écoute, ensommeillé, accoudé à la vieille table en bois de la cuisine paternelle. Ses parents parlent un sabir d'espagnol, de patois et de français, mais ils sont sûrs d'une chose : l'instruction seule permettra à leurs enfants de s'émanciper. Ortiz suivra à la lettre les conseils du père et sera enseignant à l'université de Pau. Ce récit est à l'image du personnage : débridé, joyeux, anarchique dans sa temporalité, pugnace dans sa volonté de dire sa vérité, sulfureux, iconoclaste, inclassable. Lui-même, en guise d'avertissement aux lecteurs, nous prévient : nous avons entre les mains un livre-ovni. On y croise ces veuves qui porteront leur

vie durant le deuil de leurs proches et de la République espagnole, comme un défi à l'arrogance franquiste ; toute une myriade de jeunes gens échevelés en patte d'éph' qui occupent des usines et, plus tard, les amphithéâtres de la fac dans les années soixante-dix ; des camarades dirigeants et des camarades du bassin de Decazeville. Ortiz a une mémoire d'éléphant. Il se souvient des noms, des prénoms, des sourires complices, des engueulades franc du collier, des éclats de rire et des batailles électorales qui n'étaient pas que des promenades de santé. Du haut de sa carrure, Ortiz a appris à parler en public, tribun-trublion qui parle au cœur de ses interlocuteurs.

De ses souvenirs jetés pêle-mêle, on ne ressent aucune amertume, aucun regret. Mais un appétit de croquer la vie, la politique par tous les bouts. C'est comme si Ortiz avait cette capacité rare de vivre plusieurs vies et de mener plusieurs combats à la fois. Mû par une énergie impressionnante, il passe de l'un(e) à l'autre sans transition. Avant de s'attaquer à l'immense chantier mémoriel de l'Espagne (il fut parmi les premiers à mettre sur la place publique la question des fosses communes), il aura été longtemps correspondant de *l'Humanité* à La Havane. Ces années-là, il croisera Fidel, bien sûr, mais aussi Garcia Marquez, dit Gabo, tous les dirigeants sandinistes, assistera aux funérailles de M^{gr} Romero à Salvador. Ses connaissances et ses amitiés dans le continent sud-américain et caribéen lui permettront d'inviter, au Festival latino-américain de Pau, dont il est le fondateur, Evo Morales pas encore président, mais leader des Indiens cocaleros... Ces temps-ci, il suit de près le Venezuela, est allé voir la révolution bolivarienne de Chavez. Mais, inlassablement, ses voyages le ramènent en Espagne... Berceau de toutes les utopies.

MARIE-JOSÉ SIRACH

L'Humanité, ven22-sam23-dim24 février 2013